

LA CRUCIFIXION SUR L'« ARBOR INFELIX » LE PIRE DES SUPPLICES

par le docteur Jacques Jaume

Lors du IV^o Symposium International organisé à Paris par le CIELT¹, en avril 2002, le docteur Jacques Jaume, algologue², avait montré comment l'enclouage dans les poignets pouvait entraîner un déplacement de la douleur vers le centre de la main, comme le ressentent les personnes stigmatisées³. Poursuivant ses recherches anatomiques et historiques, il montre ici comment la crucifixion était considérée par les Romains comme « le supplice le plus cruel et le plus infamant qu'on infligeait aux esclaves ». Il présentera, lors de la prochaine Assemblée Générale de notre association, le 22 mars 2007 à Paris, ses nouvelles hypothèses sur « la corrélation entre le Linceul de Turin et les zones anatomiques d'enclouage lors d'une crucifixion ».

L'empreinte existant sur le linceul de Turin nous révèle un homme supplicié. Cet homme a été flagellé d'une manière particulière, puis crucifié. C'est une évidence pour tous, et connue de tous. C'est une réalité objective.

Ce qui l'est moins, c'est le paradoxe que présente cet homme à nos yeux d'hommes modernes. Cet homme est mort après avoir subi deux supplices terrifiants (je n'évoque pas le couronnement d'épines, ni les multiples contusions qui ont pu être constatées, et qui semblent peu de choses à côté des clous de la croix) ; et il a laissé son empreinte, avec les stigmates de ses souffrances, que nous pouvons contempler, nous, hommes du XXI^e ème siècle, siècle dans lequel nous ne pouvons supporter la moindre contrariété.

¹ Centre International d'Etudes sur le Linceul de Turin.

² spécialiste de l'évaluation et du traitement de la douleur.

³ cf. MNTV n° 26 p. 30.

"Prenant la condition d'esclave"

C'est un des grands mystères de ce linge, qui en contient bien d'autres. Ce qui est admirable, c'est que l'empreinte sur le linge expose aux yeux de tous que cet homme, qui a terriblement souffert, est mort d'une manière terrifiante, comme s'il avait voulu s'exposer lui-même à un abandon total. C'est ce fait qui m'a toujours frappé, en tant que médecin s'intéressant à l'évaluation et à la prise en charge de la douleur. Alors que j'essaie, bien souvent vainement, de répondre aux plaintes de mes patients, lui semble ne s'être jamais plaint, avoir tout accepté et même avoir participé à ses supplices, pour se présenter à nous dans une humilité renversante. Abandon discordant avec le mystère de l'empreinte et, par conséquent, le mystère d'un pouvoir immense, inaccessible, ayant « engendré » cette empreinte.

Cette image montre un abaissement complet de la part de cet homme. Ne serait-ce pas un signe vivant de la *kénose* dont nous parle saint Paul (Ph. 2, 6-7), si on rapproche cet homme du Christ ? « *Lui, de condition divine, ne retient pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'anéantit lui-même, prenant la condition d'esclave et devenant semblable aux hommes. S'étant comporté comme un homme, il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix.* » C'est un acte incongru aux yeux des hommes qu'une divinité se dépouille ainsi. *Kénose* vient du grec *kenosis* qui est tiré de *kenos*, vide, dépouillé⁴. C'est un terme technique du langage théologique, venant donc de « dépouillement ». Pour les chrétiens, Dieu devient homme, mais, même dans sa condition d'homme, il se dépouille pour devenir le plus humble des hommes. Il faut retenir chez saint Paul le mot « esclave » à côté du mot « dépouillement » dans la traduction du Nouveau Testament que j'utilise⁵.

J'ai toujours trouvé curieux que, dans les Evangiles, ne soit presque jamais évoqué le terme « esclave ». Bien évidemment, on parle de « serviteur », qui peut être pris au sens d'esclave, mais le mot « esclave » n'est que très peu utilisé, alors que Paul l'utilise. Les traducteurs font donc une différence⁶. Les théologiens chrétiens, bien évidemment, l'opposent au titre de « seigneur » et pensent aux

⁴ cf. *L'encyclopédie catholique pour tous* - Ed. Droguet et Ardant/Fayard.

⁵ Le Nouveau Testament de la *Bible de Jérusalem* - Ed. du Cerf.

⁶ A noter cependant que le mot « serviteur » est exprimé en grec par « *diaconos* » (d'où le mot « *diacre* »), tandis que le mot « esclave » est exprimé souvent par « *doulos* » (d'où le mot « *douleur* » et l'idée de la nécessité de s'en affranchir). Nota MNTV.

serviteurs d'Isaïe. Paul reprend ce mot, en évoquant le statut vrai des esclaves (Col. 3-22) : « *Esclaves, obéissez en tout à vos maîtres d'ici bas, non d'une obéissance toute extérieure qui cherche à plaire aux hommes, mais en simplicité de cœur, dans la crainte du Maître* ».

Paul prend en compte la condition d'esclave comme normale, car il est un homme de l'Antiquité, où l'esclavage est tout à fait la norme. L'homme qui a laissé sa trace sur le Linceul de Turin a été considéré comme un esclave par ses juges et ceux qui voulaient le condamner. Nous n'avons pas assez à l'esprit la dichotomie sociale qui existait au premier siècle de notre ère dans la société romaine. L'Empire et la société qu'il dirigeait avaient une énergie dont nous n'avons pas idée actuellement, ne connaissant que l'énergie maîtrisée par notre technique et notre technologie. Cette énergie, c'était l'esclavage.

P.A. Brunt⁷ pense que le nombre d'esclaves était de trois millions sur une population de 7,5 millions (sur l'ensemble du monde romain, y compris la population cisalpine), soit 50%. J.C. Dumont⁸ évoque un chiffre de 32% à 50%.

Toute la société était basée sur l'esclavage. Pour nous, cette curiosité a pris des formes, des dimensions très différentes tout au long de l'histoire de Rome, et suivant les contrées et les époques dans l'Antiquité. Ce qui est certain, c'est que l'esclave était considéré uniquement comme du matériel, dans la majorité des cas. Il était utilisé comme source d'énergie et comme machine. Les maîtres devaient dompter et tenir cette énergie pour éviter, comme il y en a eu, les révoltes et même les guerres serviles, la plus connue étant celle de Spartacus et de Criscus où 6000 esclaves furent crucifiés sur la Via Appia (73 - 70 av. J.C.). Il y en a eu bien d'autres, comme la révolte de Sicile (135 - 132 av. J.C.).

Dans la traduction des Evangiles que j'ai utilisée, on ne retrouve qu'à deux reprises le mot « esclave » : en Luc 7-2, « *Or, un centurion avait, malade et sur le point de mourir, un esclave qui lui était cher* » ; et en Jean 8 - 33,34, « *Ils lui répondirent : « Nous sommes la descendance d'Abraham et jamais nous n'avons été esclaves de personne. Comment peux-tu dire : vous deviendrez libres ? » Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque commet le péché est*

⁷ cf. P.A. Brunt, *Italian Manpower*, Oxford, 1971, page 287.

⁸ cf. J.C. Dumont, *Servius*, PUF, Paris, 1994, page 136. Voir également le site Internet : <http://users.skynet.be/remacle2/corsi/corsi9.htm>

esclave. Or, l'esclave ne demeure pas à jamais dans la maison, le fils y demeure à jamais. »

Le mot « esclave » est bien évidemment cité plus souvent dans les Actes des Apôtres et l'Apocalypse⁹.

Un supplice d'esclave : la flagellation à mort avec le "flagrum".

L'esclave ne devait pas se révolter, il devait être maîtrisé ; pour cela, les esclaves pouvaient recevoir des peines juridiques qui leur étaient propres et qui les soumettaient d'une main de fer. La flagellation avec le *flagrum* en était une, elle n'était infligée qu'aux esclaves. Les Romains, suivant les classes sociales, appliquaient des flagellations particulières. Toute condamnation, crémation, décapitation, était précédée d'une flagellation. La crucifixion était aussi précédée d'une flagellation, mais avec des fouets plus classiques, pourrions-nous dire, que le *flagrum*. La flagellation par *flagrum* était une flagellation à mort, et cela ne pouvait pas être autrement, vu les dégâts que produisait ce fouet romain particulier, fait d'un manche court d'où partent des lanières ou des chaînettes qui supportent à leur extrémité des billes de métal le plus souvent (il pouvait y avoir, pour certains, des os de mouton). Ce fouet ne cinglait pas comme un fouet normal, il utilisait une dynamique qui rapproche ces billes de métal de projectiles. Il utilisait le même effet que le fléau d'arme. Le résultat de cette flagellation est un ensemble de nombreuses fractures osseuses, de délabrements musculaires, cutanés, tissulaires et de certains organes, ensemble qui ne peut que faire mourir le sujet. La flagellation par le *flagrum* était une peine de mort par flagellation, réservée aux esclaves.

Le Linceul de Turin nous montre donc un homme qui a été considéré comme un esclave, au sens le plus péjoratif du terme, qui a été fouetté par un *flagrum* après une condamnation réservée à un esclave, pour qu'il meure sous les coups de deux *flagrums* utilisés pour le punir. Chose curieuse, il n'en est pas mort. Toute l'étude physiopathologique de cette flagellation montre qu'il aurait dû en mourir, et qu'on aurait dû le laisser là pour qu'il en meure. Cette flagellation avec la survie de l'homme est donc un mystère. Nous connaissons des flagellations par *flagrum* non mortelles directement, mais, vu les traumatismes subis, les suppliciés devaient rester invalides ou devaient mourir plus tard. L'image de la flagellation par un *flagrum*, et la condition que vivait le

⁹ d'après *La table pastorale de la Bible - Index signalétique et analogique* - G. Passelecq - F. Poswick - Ed. P. Lethielleux - 1994)

patient sont terribles ; et même Mel Gibson¹⁰ demeure presque loin de la réalité (mise à part une surabondance de sang), loin de ce que pouvait être ce spectacle, réalisé exprès pour maîtriser l'énergie indispensable à la survie de la société, l'esclavage. L'homme flagellé par le *flagrum* était véritablement déchiqueté, parfois même on continuait à le fouetter après sa mort pour avilir et dégrader au maximum son cadavre.

La suspension à "l'arbre stérile" : une malédiction

Cet homme, celui qui a laissé son empreinte sur le Linceul de Turin, en plus d'avoir été considéré comme un esclave fautif - la pire des situations dans l'Antiquité - et d'avoir enduré une condamnation à mort par *flagrum*, a survécu et a dû subir le pire des supplices pour les gens de l'Empire, celui de la suspension à l'arbre stérile (*arbor infelix*), le *servile supplicium* ou supplice des esclaves. *Arbor infelix* = « arbre sinistre, dont les fruits étaient consacrés aux dieux infernaux, ou stérile et condamné par la religion, où l'on pendait les condamnés »¹¹.

Dans son *Second Discours contre Verrès*, Cicéron parle du « supplice le plus cruel et le plus infamant qu'on inflige aux esclaves » (servis tutis extremum summumque supplicium). Dans les *Sententiae* (compilation des œuvres de Julius Paulus - 300 ap.J.C.), la croix (cruz) est placée en tête des trois *summa supplicia*, les trois supplices terrifiants les plus importants. La crucifixion était en tête, suivie, par ordre décroissant, par la crémation (*crematio*) et la décapitation (*decollatio*). La décapitation pouvait être remplacée par la condamnation aux bêtes (*damnatio ad bestias*). Les *Sententiae* nous indiquent certains crimes punis par la crucifixion : la désertion, la trahison d'un secret d'état (crime de lèse-majesté), l'incitation à la révolte, le meurtre, la prédiction sur la prospérité des gouvernements, l'impiété nocturne, la magie...

La crucifixion, sous le Haut-Empire, était utilisée pour les basses classes (*humiliores*) et les esclaves. Nous résumons, si je puis dire, la crucifixion à la souffrance physique qu'elle nous inspire, aux douleurs qu'elle induit. Mais le fait de brûler vif ou d'être déchiré et mangé vivant par des fauves est-il moins douloureux ? On peut se le demander.

¹⁰ auteur du film « *La Passion du Christ* », paru en France au printemps 2004.

¹¹ définition donnée dans le *Dictionnaire latin - français* - Gaffiot, édition Hachette 2001.

Les romains trouvaient la crucifixion horrible et surtout dégoûtante, répugnante, malsaine. Ces sentiments profonds de révolte expliquent le peu de documents, d'inscriptions, d'iconographies de la crucifixion. C'était une chose qu'il fallait oublier, mais qui existait et qui, dans certains cas, était un véritable spectacle. On ne parlait pas de cette chose, à l'exemple de l'œuvre de César qui, bien qu'il ait été crucifié, ne mentionne jamais le terme de *crux* ou de *patibulum*. Les auteurs avaient peur d'en parler, comme si la crucifixion portait malheur dans le simple fait de l'évoquer. Il existe des textes de certains auteurs qui l'invoquent, par exemple Horace en parle dans ses *Satires* et dans ses *Épîtres*, mais les écrits sont très rares ou utilisés à des fins de propagande, par exemple contre certains peuples crucifiant les Romains.

Est-ce donc la cruauté et la souffrance qu'elle véhiculait, ou bien autre chose de plus terrifiant encore, qui faisait qu'on n'évoquait pas la crucifixion ?

Un supplice archaïque, à connotation religieuse, pour sauver l'équilibre de la Cité

Il existait, dans la Rome ancienne, une peine de mort que l'on pouvait qualifier d'archaïque, qui, au contraire de la crucifixion du premier siècle de notre ère, s'appliquait aux esclaves, aux étrangers (*perigrini*), mais aussi aux Romains pour les crimes graves et de lèse-majesté. Cette peine de mort était la suspension sur l'arbre stérile : *arbori infelici suspendere*. Une loi de Romulus préconisait que les traîtres à Rome devaient mourir en étant sacrifiés aux dieux des enfers. C'était un véritable sacrifice administratif à la divinité infernale des enfers, comme pour sauver la cité. Posidonius nous dit que les Celtes réalisaient des sacrifices humains, en crucifiant des hommes pour les offrir à leurs dieux. Les criminels étaient sacrifiés de la sorte. Cette notion de sacrifice, de créer une mort sanglante où le sang se répand pour offrir le moment de la mort aux dieux, comme si par la mort de l'être sacrifié, par l'écoulement de son sang, on faisait s'entrouvrir un espace de communication, nous fait penser que l'enclouage, acte sanglant, était le plus répandu pour la crucifixion. Il y a, dans l'enclouage, le sang qui doit être là dans tout sacrifice et dans le côté définitif de l'acte, puisque, dans l'Antiquité, un homme encloué était certain de mourir même s'il était décloué, et cela à cause des infections incontournables. La fracture des jambes pour accélérer la mort, le

crurifragium, avec recherche d'hémorragie, pouvait compléter l'acte sacrificiel par un épanchement de sang important.

C'est à partir du III^e - II^e s. av. J.C. que l'on a comparé la « suspension sur l'arbre stérile » à la crucifixion (rappelons que la crucifixion était au 1^{er} siècle le châtiment du crime de lèse majesté, c'est-à-dire de la trahison envers Rome). La crucifixion pour tout individu vivant dans l'Empire était la plus atroce des exécutions capitales ; en plus de son caractère physiologique et politique, elle avait un caractère religieux très marqué. Comme pour l'esclavage, nous ne percevons pas l'ambiance religieuse qui baignait toute la société romaine. L'Empire du premier siècle de notre ère était un empire religieux ; tout acte y avait une connotation politico-religieuse qui lui était liée. Il existait des cultes officiels administratifs auxquels on devait participer, c'est d'ailleurs pourquoi on reprocha plus tard aux chrétiens de ne pas participer à ces cultes, et on les persécuta pour cela. Il existait aussi des cultes familiaux, des cultes à mystère... Il était possible d'avoir plusieurs religions, tout était baigné de religiosité. Le foisonnement des cultes à mystère, des sectes orientales au début de l'ère chrétienne, en est la preuve. A l'intérieur de ces cultes, les différences sociales entre hommes libres et esclaves pouvaient disparaître. Par exemple dans le culte à mystère de Mithra, hommes libres et esclaves se réunissaient pour leurs rites dans un *mithraeum* ; on y était frères avec une parfaite égalité, et des esclaves pouvaient initier des hommes libres.

Des âmes condamnées à errer sans repos

L'arbori infelici suspendere était un véritable sacrifice humain, au profit de l'équilibre de la cité ; ce sacrifice était offert aux dieux des enfers, au Zeus des enfers. Donc, toute la malédiction qui pouvait exister tombait sur le condamné, qui devenait animal de sacrifice (hostie), d'un sacrifice que l'on pourrait qualifier de « négatif » pour lui, mais qui, par la malédiction qui le frappait, rééquilibrait la possible malédiction induite dans la société par son acte condamné. Il n'était plus que malédiction. C'est cet effroi d'une malédiction religieuse, spirituelle... qui horrifiait les Romains au sujet de la crucifixion, et qui faisait que la croix était le pire des supplices, car en plus de souffrir, d'y perdre son corps, on y perdait son âme et surtout son au-delà, ce qui était fondamental pour eux, hommes libres, étrangers ou esclaves de cette époque.

Au premier siècle après Jésus Christ, période de paix relative, on utilisait la crucifixion pour protéger la population vis-à-vis de ses

esclaves, des criminels dangereux et des traîtres, en les maudissant. La crucifixion prit en plus le caractère du rejet de ces suppliciés. Elle devint donc une abomination pour les hommes et les femmes vivant dans l'Empire. La crucifixion devint au premier siècle un mélange détonnant d'horreur, de malédiction, de magie, de superstition. Elle pouvait représenter ce que nous voyons dans nos démons ou notre diable. Les crucifiés étaient des criminels abjects, des esclaves rebelles, des hommes asociaux ayant été violents, des traîtres... Ces hommes étaient condamnés à la croix, donc à mort, mais aussi, par la croix, à l'interdiction d'un au-delà.

Il y avait, à l'époque, un intérêt tout particulier pour les âmes des gens morts prématurément (*aôroi*) ou de mort violente (*bi(ai)othanotoi*). Les crucifiés remplissaient ces deux cas, ils mouraient prématurément et de mort violente en étant condamnés, sacrifiés aux enfers. On pensait que leur âme ne trouvait jamais de repos, qu'elle errait. Ils devenaient, après la mort sur la croix, de véritables fantômes qui apportaient la malédiction. De plus, la plupart du temps, les crucifiés ne bénéficiaient pas de sépulture. On les laissait pourrir sur leur croix, dévorés par les chiens errants, les oiseaux ou d'autres bêtes sauvages. On crucifiait les nouveaux condamnés à côté de cadavres anciens en décomposition. Les lieux de l'exécution se situaient à l'extérieur de la cité, en général près d'une voie de communication importante (il y avait des crucifixions sur les routes, quand il y avait de nombreuses condamnations), pour que les croix soient vues de tous. Il y avait donc une mise en scène des crucifixions, pour que la propagande « prophylactique » intéresse les criminels et les esclaves, et qu'elle porte largement ses fruits. La présence des cadavres restés cloués au bois démontrait d'une manière macabre, par ces tableaux, l'impact qu'on voulait créer. Les lieux de crucifixion devenaient maudits et entraînaient la terreur, et on le comprend. Le fait pour un homme de l'Antiquité de ne pas avoir de sépulture, de rite d'ensevelissement, d'hommage ou de crémation était une chose terrible. La vie d'ici bas n'était supportable que dans l'espoir de la vie de l'au-delà. Dans son *Philopseudes*, Lucien nous dit¹² « *qu'on voit seulement en ville errer les âmes de ceux qui sont morts d'une manière violente : par exemple, si un homme s'est pendu, s'il a eu la tête tranchée, s'il a été crucifié, ...* ».

¹² cf. chapitre 29 du *Philpseudes*, à comparer avec *Cataplus*, 5.ss.

C'est aussi pour cela que les chrétiens persécutés étaient condamnés aux bêtes, pour leur interdire leur paradis, c'était là une condamnation religieuse les punissant de leur éternité radieuse.

La crucifixion condamnait les sujets à n'être plus rien, à perdre leur devenir dans le paradis des dieux, à devenir une âme errante ce qui, pour ces gens, était la pire des choses, car ils étaient habitués à une vie beaucoup plus violente que nous, avec des maladies faisant des ravages, des guerres ou d'autres violences. Un esclave avait une durée de vie de vingt ans. Le seul point de sublimation de cette vie dure et difficile était une croyance absolue en un au-delà dans la félicité, que détruisait complètement la crucifixion.

La crucifixion était imbibée de magie, de contact malsain avec les morts qui rodaient, devenant des fantômes maléfiques et malfaisants. Les sorcières allaient chercher le sang sur les *stipes* des crucifiés, pour leurs ouvrages. Les clous des crucifiés avaient des pouvoirs magiques contre certaines maladies, comme l'épilepsie (Wilson) ; on les conservait comme amulettes. Des morceaux de bois de croix avaient le même rôle, jusqu'à certains restes des crucifiés, dont leur sang. Dans le *Martyre de Pionius*, on attaque le Christ qui avait fini comme *biothanês* = criminel. Il aurait, avec les chrétiens, pratiqué la nécromancie. Le Christ était comparé à un *nekydémon* : un séducteur démoniaque. Le chrétien qui adorait un Dieu crucifié était un allié avec les esprits des morts et les démons. Les termes rattachés à la crucifixion, comme *patibulum*, devenaient des injures avec une notion de malédiction.

Un crucifié libre...et consentant

C'est à cette horreur et à cette malédiction terrifiante que l'on a condamné l'homme du Linceul, alors qu'il était en train de mourir de sa flagellation par un *flagrum*. Après que deux hommes l'aient violemment frappé pour le tuer, on lui a laissé la vie ou du moins on l'a laissé mourir. On l'a considéré comme un esclave fautif, ce qui était terrible pour l'époque. En plus de ce châtiment et de cette humiliation, surtout s'il n'avait rien fait, on l'a forcé, alors qu'il agonisait, à porter son *patibulum* pour le clouer à la croix. Au lieu de se laisser mourir des terribles blessures de sa flagellation, au lieu de laisser s'écouler sa vie et d'abrégé ses souffrances et ses douleurs, lui a choisi - et l'empreinte nous le montre sans aucune controverse possible - de se relever. Il a choisi de retarder sa mort et de prolonger ses souffrances. Il s'est relevé, il a porté son *patibulum*, le Linceul nous le montre. Alors qu'il

pouvait se laisser mourir, il a choisi d'être insulté, de porter son *titulus* à travers les ruelles antiques, où on s'est moqué de son apparence de « déchiqueté ». Il a choisi de participer au portement de son *patibulum*, et, arrivé au *stipes* on l'y a cloué, le maudissant. Au lieu de s'abandonner à sa mort après sa flagellation, il a choisi de marcher vers un autre supplice, le pire, le plus infamant, où il a participé à sa déchéance et à sa malédiction. On l'a suspendu à l'« arbre stérile », en insistant sur le fait qu'il était un esclave rebelle. On l'a sacrifié au dieu des enfers, le privant de toute sa religiosité et de toute sa spiritualité, on l'a condamné à errer parmi les âmes perdues, devenant, aux yeux des Romains qui l'avaient crucifié, un fantôme maudit. On lui a imposé une malédiction terrifiante. Tout nous indique que, surmontant son agonie, il a fait l'effort d'affronter cette déchéance et cette malédiction en marchant, en tombant, en portant son *patibulum*, car l'étude de l'empreinte nous montre qu'il a subi tout cela ; il a lui-même participé à son sacrifice au dieu maléfique. Ne se rebellant pas, bien au contraire, participant jusqu'au bout, c'est pour cela qu'on a pu lui clouer les deux pieds ensemble.

Un autre condamné aurait pu se débattre ou simplement bouger, pour échapper à l'étouffement ; les bourreaux auraient alors eu beaucoup de mal à clouer ses deux pieds ensemble¹³. Lui s'est exposé à ce sacrifice païen, pour que son sang se répande et soit offert au dieu des enfers et qu'il soit maudit à jamais.

L'enclouage des deux pieds, pour le médecin que je suis, est un signe de la passivité et de l'abandon du supplicié, car, pour clouer de la sorte deux pieds avec un seul clou passant par les deux espaces de Mérat, le supplicié devait rester pendu aux clous de ses deux membres supérieurs sans bouger, clous supportant tout le poids de son corps qui commençait à suffoquer. C'est un signe fondamental de la participation de l'homme du Linceul à son supplice, au sacrifice en tant que victime, à ce sacrifice païen au dieu des enfers.

En étudiant de près les possibilités d'enclouage physiologique de la crucifixion, on peut penser que celle de l'homme du Linceul est une crucifixion rarement exécutée, sinon unique. En plus d'accepter et de participer à son sacrifice, à sa malédiction, nu devant tous, se privant aux yeux des romains de son devenir post-mortem, ne l'oublions pas, il

¹³ cf. « Les zones anatomiques d'enclouage lors d'une crucifixion, corrélation avec le Linceul de Turin » - Article à paraître dans le bulletin n° 36, suite à la conférence du docteur Jaume à Paris, le 22 mars 2007.

a agonisé suite à sa flagellation. Mort, humilié, sacrifié, devant errer à jamais sans trouver de paix dans son paradis, il a été frappé au côté pour que son sang se répande, concluant le sacrifice où le sang abreuve la soif du dieu des enfers des romains.

Un corps enseveli dignement

Ce sacrifice ne s'est pas arrêté là ; un autre mystère, parmi tant d'autres, se trouve dans l'empreinte elle-même du Linceul. Nous savons que, le plus souvent, les crucifiés pourrissaient sur leur bois. Là, au contraire, le corps a été enseveli et a subi les hommages mortuaires. C'est un paradoxe qui nous frappe. Comment cet esclave rebelle, puni par le *flagrum* jusqu'à commencer son agonie, et qui, en plus de ce supplice d'esclave, a été crucifié pour être maudit à tout jamais, comment cet homme, qui devait être le pire des criminels, des esclaves criminels, a-t-il été rendu aux siens qui ont pris soin de lui ? Déjà, par ce mystère, cet homme, qui a participé à son sacrifice de malédiction, renverse la situation. Il est impensable, vu ce que l'on a dit et décrit ci-dessus, qu'on rende aux siens un tel individu, un tel criminel. Qui était-il ? Que s'est-il passé ? Par quel pouvoir, ce retournement de situation si extraordinaire ?

"Mort, où est ta victoire ?"

Et quel est le message de cette empreinte, qui le montre dans sa plus complète déchéance, dans son plus complet dépouillement, montrant les signes des pires condamnations qu'un esclave de l'Antiquité, qu'un criminel pouvait vivre dans son corps, dans son âme, dans sa perspective d'au-delà ? Son existence n'aime pas la victoire sur les démons de l'Antiquité, les *Nekydémons*. Cette kénose absolue, exposée à tous, n'est-elle pas une victoire ? Ce sont ces paradoxes qui taraudent le chercheur. Alors que tout était malédiction et révolusion, l'empreinte de ce crucifié rassure au lieu de terrifier, comme un abaissement qui grandit ; et cet abaissement qui grandit n'est-il pas le plus mystérieux des mystères du Linceul de Turin ?

Dr. Jacques Jaume